Document generated on 07/14/2025 4:23 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Pierre L'Hérault, la plus douce autorité

Ginette Michaud

Number 219, March–April 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16979ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Michaud, G. (2008). Pierre L'Hérault, la plus douce autorité. *Spirale*, (219), 6–7.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pierre L'Hérault, la plus douce autorité

par Ginette Michaud

« *Enquête sur l'identité », « Espace transfrontalier de la recherche », « La langue comme lieu de parcours transculturels », « Le "je" incertain, fragmentations et dédoublements », « du même au mixte », « Opérer des déplacements de perspectives », « regard oblique », « interférences » et « confluences »* littéraires et culturelles: tels sont quelques-uns des titres des textes de Pierre L'Hérault, qui éclairent bien les voies critiques qu'il se sera attaché à frayer avec une singulière cohérence depuis trente ans, soyons précis: depuis 1977 (cette cohérence apparaîtra mieux quand ces essais seront enfin réunis en recueil: j'en forme ici même le vœu). Je reviendrai à cette date, peut-être plus inaugurale pour lui que celle de 1980, année de la parution de son premier livre, *Jacques Ferron, cartographie de l'imaginaire,* qui prendra dans son parcours un relief particulier. Déjà ce mot, « parcours », enregistre un important motif, à la fois théorique, pratique et sensible de sa démarche, ce parcours relevant surtout, comme la cartographie, de la spatialité, d'une projection de soi en direction de l'autre qui a donné naissance chez lui à toute une cohorte de figures discursives misant sur la contiguïté, le contact et la métonymie: glissements, déplacements, libres allées et venues, proximité et distance, autant de positions révélatrices de décisions toujours profondément personnelles, politiques et éthiques. Le chemin reparcouru à rebours, le titre de ce premier ouvrage apparaît non seulement comme la promesse tenue au long cours de son travail critique, mais comme le nœud de l'énigme qui le fascinera continûment dans toute cette cartographie de l'imaginaire, aussi ondoyante que terrienne (ou territoriale), et qui l'amènera à naviguer à vue jusqu'à l'*« extrême frontière »* (Gérald Leblanc) de la fiction identitaire. Le mot passera d'ailleurs quelques années plus tard, par un déplacement tout naturel, de cet essai consacré à Ferron à une *« cartographie de l'hétérogène »,* qui la prolonge plus qu'elle ne rompt avec elle.

L'un des traits saillants de Pierre L'Hérault lecteur et critique, critique et lecteur inséparablement, est sans conteste sa tranquille autorité. Autorité douce (je n'ai jamais vu ni entendu personne réfuter ses analyses ni vouloir polémiquer avec lui), que sa réserve et sa discrétion ont peut-être empêché de percevoir dans toute son acuité, tant elle restait toujours empreinte d'un sens (prudent) du risque, d'un désir d'ouverture à l'autre, d'un respect des mémoires entrecroisées et plurielles. Car le goût de la nuance, la volonté de discerner, de faire la juste part des choses et d'interroger les lieux communs en sachant d'où il parlait — et ce n'est certes pas un hasard si Pierre se plaisait à citer souvent cette phrase d'Antonio d'Alfonso, *« Je parlerai d'où* je viens *une fois que j'aurai parlé d'où* je suis », au point qu'elle s'impose presque comme l'exergue de toute sa démarche critique — sont ici des qualités constamment réaffirmées, qui se traduiront aussi, en contrepartie, par une méfiance, tenace chez Pierre et dite, à l'endroit des partis pris polémiques, un malaise viscéral envers toutes les prises de position exclusives, tranchées et tranchantes, de haut et hautaines: je pense ici à sa façon de juger, ferme et dénuée de toute condescendance, du débat qui opposa Jacques Pelletier et Jean Larose, que Pierre renvoya poliment tous deux faire leurs devoirs, reprochant au premier sa conception réductrice du texte littéraire assujetti à la structure sociale, au second sa conception monologique, homogène, de la culture québécoise, dominée par le seul modèle français. De manière significative, Pierre ne se fait ici ni le juge ni l'arbitre du duel: il montre plutôt pourquoi le débat est selon lui bien mal engagé et dérive. Il occupe ainsi pleinement, en tiers mais certainement pas hors jeu (aura-t-il été entendu? cela, c'est une autre histoire...), une position autre, que je serais tentée de qualifier de conciliante sans réconciliation, une sorte de concordat peut-être, pour repiquer un mot ancien à Ferron, mais sans évitement ni évacuation du conflit.

Ce trait est révélateur de l'écriture critique de Pierre, et je pourrais aussitôt lui en adjoindre plusieurs autres, que tous lui reconnaîtraient aisément: l'honnêteté, la probité, la mesure (toujours ici le critique est celui qui marche d'un certain pas et s'avance, prenant pied dans le monde en l'arpentant, et même si c'est pour s'y perdre), comme en témoigne cette phrase dont l'équilibre traduit déjà l'essentiel de sa position éthique: *« Sans vouloir banaliser l'expérience immigrante, ce qui serait oublier la blessure de l'arrachement qui lui est centrale, sans vouloir la glorifier non plus par une déculpabilisation xénophile béate, autrement dit sans mettre tout dans tout... »* Ni banaliser ni glorifier, ni survaloriser la différence ni l'assimiler à soi, ni le plaidoyer *pro domo* ni le *politically correct*: le critique se tient sur le fil tendu de cette double exigence, être fidèle à soi et à sa propre mémoire comme à celle de l'autre. (À l'heure des « accommodements raisonnables », c'est à partir de la déraison et de l'aporie de ces lignes qu'il faut réfléchir et inventer un « nous » qui n'existe pas, qui ne peut toujours qu'être rêvé...)

Et cela ne va jamais sans tension, comme le voit fort lucidement Pierre L'Hérault quand il s'interroge sur le risque que l'hétérogène *« ne soit que l'étiquette d'un nouveau conformisme »,* la différence exaltée de l'autre le masque d'un *« discours d'exclusion et de ghettoïsation », « Un discours,* dit-il, *qui me coince entre l'obligation et l'interdiction d'être l'autre. Le problème, et cela rend la position plus inconfortable, est que j'en viens parfois à ne plus savoir si ce discours est celui d'une norme extérieure ou celui d'une censure intérieure, ou les deux à la fois ».* Pas facile, en effet, de désenchevêtrer ces contradictions, ces chiasmes toujours sur le point de se retourner, pas facile de faire droit à ces injonctions, à ces devoirs de mémoire, sans perdre de vue la nécessité de la *convivencia* et de l'hospitalité (une grâce, tous ses amis le disent avec émotion, qui fut celle de la maison de Pierre et de Juliette). C'est sans doute cet inconfort à penser qui, paradoxalement, donne si souvent aux propos de Pierre leur justesse de ton, leur caractère vraiment réfléchi, mûri, j'irais jusqu'à dire, même s'il aurait souri (sans démentir...!): leur sagesse.

Car on ne peut pas dire n'importe quoi quand on passe le seuil de la maison de Pierre L'Hérault: il faut se faire toujours plus sensible à la portée des mots, rester vigilant face à l'enflure verbale, se méfier de soi car on peut toujours, avec les meilleures intentions du monde, infliger à l'autre la blessure du stéréotype qui le

désingularise. *« Je ne chercherai certes pas à annexer Gabrielle Roy à l'écriture immigrante. Ce serait un abus flagrant de mots »*, déclare-t-il dans « Figurations spatiales de l'altérité… ». Au sujet des représentations de l'immigrant et de l'Amérindien trop vite superposées l'une à l'autre, il n'hésite pas à revenir sur un texte antérieur pour en rajuster le tir: *« Il ne faut pas conclure à une symétrie des espaces immigrant et amérindien. Si les deux exigent pour se déployer le passage de la linéarité à l'étendue, ce n'est pas de la même façon. [...] Le rapport à l'autre est beaucoup plus complexe quand il s'agit de la représentation amérindienne. »* Battre en brèche le flou lexical, les amalgames idéologiques douteux par lesquels on rabat, encore aujourd'hui, trop naturellement la langue sur la culture québécoise (en dérobant au locuteur francophone tout rapport d'extériorité, d'étrangeté à sa propre langue dite maternelle) ou encore dénoncer la confusion qui dissout l'expérience de l'immigrant dans la condition commune en lui faisant *« perdre sa substance, sa réalité, son histoire particulière, se voyant logé à la vague enseigne de l'"étranger", du "différent" »*, telles seraient quelques-unes des résistances de Pierre L'Hérault qui s'entend à circonvenir les clichés anciens ou actuels (souvent les mêmes, seulement résurgents) des discours de l'imaginaire québécois. C'est sans doute là l'aspect le plus précieux de son apport comme critique de sa culture, touchant avec le tact et l'humour nécessaires les questions de langue et d'identité, les pratiques littéraires et culturelles, de même que, et de manière non moins pertinente, le souci d'un espace démocratique et civique en constante redéfinition: cette capacité d'articuler des différences (par exemple, sa manière de tresser ensemble ces trois plans sans cesse croisés et recroisés: la critique du discours nationaliste, l'écriture immigrante, l'écriture au féminin), le désir de les laisser se rencontrer et parfois même se rater, rêvant non pas d'un idyllique dialogue mais d'un ajustement toujours à recommencer parce que toujours précaire, inachevé et voué à l'inconfort. Précarité, mais aussi fragilité, infinitude des choses vivantes, comme cet enfant dont il aura voulu assurer le salut dans sa belle préface au *Saint-Élias* de Ferron, refaisant comme critique le geste de l'écrivain, de l'autre côté des choses…

Comme pour Ferron encore dont il aura comme moi tant appris, l'essentiel du geste critique de Pierre L'Hérault tient peut-être à cette nécessaire complication (en effet, *« tout n'est pas dans tout »*, et la tâche paraît parfois décourageante de devoir sans cesse le rappeler); on pourrait également parler de la prévalence, tout aussi nécessaire, du discord, de la dissociation, du doute sur tout consensus (*« Si l'altérité de l'autre va de soi*, écrit-il, *celle du nous fait toujours problème »*), bref de la déprise du critique, de ce *« dégagement qui est en lui-même un engagement, son seul engagement possible »*. L'efficacité de ce « dégagement » chez Pierre n'est jamais plus convaincante qu'au sujet des inextricables rapports entre la langue française et la culture québécoise, qu'il aura toujours cherché à différencier, à désacraliser. Cela me ramène à la date, 1977, que j'avais évoquée en commençant, et qui marque bien pour lui un commencement. Il est pour le moins étonnant que ses recherches qui portent sur la priorité accordée à l'espace sur la temporalité trouvent de manière aussi insistante leur propre point de départ dans une date, qui ne livrera pas immédiatement sa raison à tous aujourd'hui. Or cette date, Pierre y tient obstinément, dans ses textes comme dans ses projets de recherche où il la préfère aux chiffres arrondis. Pourquoi 1977? Eh bien, parce que cette date est celle de la promulgation de la Charte de la langue française (dite Loi 101), une loi dont il ne cessera de souligner l'impact parce qu'elle déethnicise la langue française pour faire d'elle la langue commune, celle à laquelle tous, de toutes appartenances et origines, entretiendront désormais, dit Pierre, *« un rapport obligé mais variable »*, tout comme le rapport à la culture, désormais dissocié d'elle et lui aussi variable. Il y a dans l'élection de cette date politique comme point de repère de l'espace imaginaire quelque chose de paradoxal et, je crois, d'assez audacieux: il ne s'agit pas seulement de fixer une date fondatrice, mais de faire se croiser en un point précis de l'espace-temps les questions du politique et de la littérature. Et c'est en ce point que nous retrouvons la leçon de Ferron, dont Pierre L'Hérault fut l'un des héritiers les plus féconds, non pas seulement respectueux mais vraiment digne de l'héritage reçu et à transmettre. Sur cette question de la langue en particulier, Pierre L'Hérault hérite de Ferron mais de manière complexe, allant plus loin que son maître et dans une direction opposée, le trahissant donc dans une certaine mesure tout en accomplissant le geste même de la conscience critique, tel celui que Ferron avait cherché à imposer en déplaçant le point d'origine de notre histoire de la Colonie à 1937-1938 dans *Le Ciel de Québec*, centenaire des Rébellions de 1837-1838. 1977 s'inscrit donc dans cette filiation, mais obliquement, date-phare dans la réflexion théorique à la manière ferronienne, mais non sans le contredire, et marquant, cinquante ans plus tard, le *« pas des générations »*, une expression chère à L'Hérault tant pour la continuité que pour la scansion, la coupure qui y opèrent.

Pour finir, il y a encore un mot que j'aimerais ajouter, un mot qu'on n'associerait peut-être pas spontanément au nom de Pierre (toujours à cause de son indéfectible amabilité). Ce mot est pourtant à la source de toute liberté de pensée, de toute prise de parole et de l'exercice de la critique telle qu'il l'a si bien mise en œuvre dans *Spirale* et dans son enseignement: « dissidence ». Ce mot, Pierre L'Hérault pourrait y souscrire, lui qui déjà en 1987 l'élisait comme la vérité même de la relation pédagogique alors qu'il évoquait sa situation en tant que professeur dans une université multiethnique, et on comprendra que je tienne à citer ces lignes si fortes: *« Cela ne peut être, l'enseignement ne se faisant jamais hors situation, encore moins sans doute quand il s'agit du français et de la culture, que si l'élève — qu'il soit francophone ou anglophone — sent qu'il a droit à sa propre distance, à sa propre dissidence face à un texte, à un aspect particulier de la culture, à l'une de ses formes ou de ses représentations. Pour que cela soit compris par l'élève, il faut d'abord que le professeur s'autorise à la dissidence, qu'il se situe selon l'expression de [François] Charron citée plus haut dans la position "intolérable" d'un* "je *hors foyer, hors communauté", et qui pourtant appartient à ce foyer, à cette communauté. Car l'enseignement de ces matières, dans une perspective transculturelle, travaille le* je *du professeur comme celui de l'élève. »*

S'autoriser à la dissidence, prendre de la distance, donner du jeu, se garder à la fois de l'objectivation desséchante comme de la fusion, ce serait bien une définition d'un travail critique qui, comme celui de Pierre L'Hérault, fut toujours situé, en situation précisément, sur le terrain, sans oublier qu'un sol n'est jamais lui-même stable, qu'il tremble et bouge sous nos pas. S'autoriser à la dissidence, ce serait bien alors parler d'où je suis, sans toujours savoir qui vient dans ce « je » ni d'où il tire son autorité.